

Les méthodes du FLN : la terreur et la torture

(Extraits de Jean Brune, *Cette haine qui ressemble à l'amour*, éd. Atlantis 2009, pp. 466-470)

Dans le roman de Jean Brune *Cette haine qui ressemble à l'amour* (1961, réédition 2009), le chef du FLN, Kim ben Kim, terrorise les membres des tribus locales. Dans la séquence suivante, il torture le vieux cheikh Abdelmoumène à mort pour ensuite massacrer la population de tout un village des Beni Rahal.

– Où est le porc, fils de porc ? avait crié Kim ben Kim.

– Le voilà ! Avec l'aide de Dieu j'ai pu m'en emparer. Il est ficelé comme une hyène prise au piège. Mais j'ai eu plus de mal à l'amener jusqu'ici qu'à le prendre... le maudit pèse plus de cent kilos !

Les hommes panthères avaient poussé, devant le rebelle, un prisonnier emmailoté dans un burnous qui lui dissimulait la tête et, déchirant l'étoffe à la pointe de son couteau, d'un geste de triomphe et de rage, Kim ben Kim avait craché au visage du cheikh Abdelmoumène.

– Dieu te pardonne tes crimes, murmurait le saint, et te fasse revenir dans la voie droite !

Exaspéré par l'audace du cheikh, Kim lui avait labouré le visage de ses ongles, arraché des poignées de cheveux, et finalement l'avait mordu au cou... comme un fauve. Le sang s'était mis à couler sur le burnous du prisonnier.

– Chien !... chien !... tu as envoyé les soldats à la mechta de Ziane ben Ziane... Dieu les maudisse... et te maudisse... Mais te voilà ficelé comme un poulet... Je te couperai la langue !... et je te ferai crever avec les Ouled Misratine, ces chacals qui veulent se rendre au colonel !

Brusquement tourné vers les Beni Rahal, Kim ben Kim leur avait montré les villages des Ouled Misratine. Il leur avait ordonné de faire sortir tous les hommes, et de les rassembler dans une clairière qui jouait le rôle de place publique et servait de lieu de réunion à l'assemblée des notables. La meute s'était précipitée à travers les maquis, laissant derrière elle, comme un sillage sonore, un bruit de branches froissées. Kim ben Kim avait suivi les rabatteurs jusqu'aux lisières des villages pour exciter leur zèle et parer à d'éventuelles défaillances. La terrible razzia avait commencé, ponctuée par les cris des rebelles qui accéléraient le mouvement, mitraille au poing, comme on pousse un troupeau au bout des bâtons.

– Aïa ! Aïa ! Aïa ! Aïa !

Une femme s'était mise à hurler, se déchirant les joues de ses ongles barbouillés de henné, puis d'autres avaient grossi le chœur des pleureuses. Elles suivaient les ravisseurs pas à pas, s'agrippaient aux vêtements des hommes... tombaient à genoux et se laissaient traîner dans la poussière, mêlant leurs cris à ceux des chiens

rendus furieux par le vacarme. Kim les avait fait chasser à coups de bâtons et, désormais tenues à distance par la peur, elles suivaient la scène de loin, figurantes d'une tragédie barbare et déjà résignée à l'épilogue.

– Aïa !... Aïa !...

Les hommes obéissaient en silence, depuis longtemps accoutumés à se soumettre aux fatalités africaines. Serrés les uns contre les autres, au centre de la clairière, les bras allongés le long du corps, les plis du burnous tombant droit comme ceux des statues de pierre, ils regardaient, entre les troncs des arbres, l'horizon des plateaux que le soir commençait à teinter de mauve.

Le reste s'était déroulé comme les images incohérentes d'un cauchemar... Kim lui-même ne se souvenait plus exactement de l'enchaînement des faits et des gestes. Il mêlait les terribles séquences enregistrées dans la fureur de l'action et, tandis qu'il trotta dans les lentisques, sur les sentiers du retour, ses impressions se superposaient pour ne lui laisser que l'hallucinant souvenir d'une boucherie.

Il avait fait planter un poteau au milieu de la clairière, et y ayant attaché le cheikh Abdelmoumène, il avait contraint les Ouled Misratine à s'asseoir autour, hommes et vieillards mêlés avec les adolescents, les bras levés, les mains posées à plat sur la tête. Les rebelles veillaient à l'extérieur du cercle, la mitrailleuse braquée sur les derniers rangs, le doigt sur la détente.

Un géant barbu comme un guerrier chaldéen avait déshabillé le saint, sans prendre la peine de le délier, lacérant ses vêtements de la pointe d'un couteau, et le corps adipeux du cheikh était apparu, gonflé d'énormes bourrelets de graisse, que les liens labouraient de sillons profonds, mal dissimulés par les lambeaux des vêtements déchirés.

Kim ben Kim avait invectivé le prisonnier pour lui rappeler les crimes dont il s'était rendu coupable, et emporté par la frénésie de la colère, il l'avait chargé de tous ceux qu'il reprochait aux tribus. Enfin, il y avait ajouté ceux auxquels il craignait qu'elles ne s'abandonnassent sous l'effet de la lassitude. Enfin du tranchant de son poignard effilé comme un rasoir, Kim avait incisé le front de sa victime, pour que les filets de sang coulant de chaque côté des tempes, à la base du nez sur les joues et dans les ravines des commissures des lèvres, sculptassent un masque effrayant, capable d'imprimer dans la mémoire des montagnards la marque ineffaçable de la terreur. À ce spectacle, les femmes avaient poussé des hurlements de bêtes blessées, auquel avait répondu comme un écho le cri du cheikh quand le bourreau chaldéen lui avait tranché le nez à coups de couteau malhabiles. La mutilation reliait la scène aux âges oubliés du Maghreb, quand les guerriers imaginaient qu'il suffisait de couper le nez de leurs ennemis pour leur ravir la virilité. Cette croyance sauvage s'était perpétuée à travers les siècles, et les gens des maquis retrouvaient, avec le goût du meurtre, les rites d'une cruelle magie. Kim ben Kim avait plaqué la paume de sa main, sur la plaie ruisselante de sang, et empoignant son menton de son poing barbouillé, il avait menacé le

cheikh des plus effroyables supplices. Alors s'était engagé entre le rebelle et sa victime l'étrange dialogue dont le souvenir secouait Kim ben Kim de spasmes de fureur mêlés à de confuses angoisses.

– Souviens-toi des paroles du Livre, ô damné ! avait crié le cheikh Abdelmoumène : *Celui que je tue, c'est à moi de le racheter... Celui que je dois racheter... c'est moi qui suis sa rançon.*

L'audace du saint avait déchaîné la colère de Kim ben Kim. Il s'était mis à hurler :

– Regardez ce déchet humain... Il ne sera tout à l'heure qu'une charogne livrée aux chacals... et il ose invoquer le témoignage du Prophète... Maudit soit !

– *Au jour de la résurrection, ceux qui auront blasphémé auront le visage noir !*

Kim avait levé son poignard. Il était seul, face à l'homme enchaîné, à qui il souhaitait faire avouer qu'il avait trahi la cause de l'Islam. Mais l'autre lui répondait par des extraits des textes sacrés, et se recommandait de leur caution...

– Souviens-toi des paroles du Livre !

L'homme supplicié opposait au bourreau une vérité inaccessible au couteau des écorcheurs, et c'était justement cette vérité que le rebelle voulait atteindre ! Il essayait d'imaginer quelles tortures pourraient l'arracher à la souffrance du saint. Il lui avait porté un coup de poignard au flanc accompagné d'un cri rauque :

– Hak !... Hak !...

Le cheikh Abdelmoumène avait crié au rebelle qu'il n'échapperait pas au châtiement... et Kim ben Kim se méprenant sur cette menace, avait répondu qu'avant la prochaine aurore, il aurait franchi les crêtes de la Table de Jugurtha...

– Là où tu iras... la main de Dieu te rattrapera !

Et, au seuil de l'agonie, le cheikh Abdelmoumène avait trouvé la force de jeter à Kim ben Kim l'apologue qui fascine les gens d'Islam :

– Souviens-toi, ô damné, de ce qu'a dit Mesnevi... Souviens-toi... un homme entra chez Salomon et y rencontra Azraël, l'ange de la mort qui le regarda avec courroux, lui sembla-t-il... Terrifié, il demanda à Salomon de le faire transporter au fond des Indes par les vents qui lui obéissaient. Le Roi accéda à son désir, puis interrogea l'ange... Ce n'est pas du courroux, que j'ai manifesté, dit celui-ci, mais de l'étonnement... Car Dieu m'avait ordonné de prendre son âme aujourd'hui dans l'Inde et j'étais surpris de le trouver ici, j'ai dû à l'instant me transporter dans l'Inde pour le tuer... Souviens-toi... de ce qu'a dit Mesnevi...

Aveuglé par la rage, Kim ben Kim s'était précipité sur le saint et l'avait lacéré de coups de poignard.

– Hak !... Hak !...

Il voulait broyer la chair, la rouer sur une roue imaginaire pour briser la vérité qu'elle renfermait... Mais le cheikh était désormais insensible à la douleur... Il avait atteint ces frontières où l'excès même de la souffrance verse au corps une anesthésie. Sa chair atteignait à la dureté incassable de l'esprit.

– Souviens-toi des paroles du Livre !...

Kim ben Kim avait tranché lui-même les lèvres et la langue d'Abdelmoumène et la plainte du supplicié avait réveillé le chœur déchirant des pleureuses, soutenu par celui des chiens qui hurlaient à la mort... La tête du saint s'était inclinée sur la poitrine. Kim avait eu brusquement peur que sa victime ne mourût avant de lui avoir ouvert le domaine abstrait qu'elle lui refusait. Il s'était précipité une nouvelle fois.

– Hak !... Hak !...

Le saint refusait de revenir à lui. La vérité échappait à Kim ben Kim. Elle s'était envolée avec l'esprit, avec la vie, ne laissant entre les mains du bourreau qu'un corps désormais inutilisable, un objet inutile, abandonné comme un défi. L'énorme ventre du cheikh Abdelmoumène ouvert d'un coup de couteau par le géant barbu, Kim ben Kim avait ordonné qu'on le bourrât de pierres et, tranchant lui-même le sexe, il l'avait enfoncé entre les dents du mort.

Après, Kim ben Kim se souvenait mal de ce qui s'était passé... Le soleil était descendu comme chaque soir vers l'horizon dans un grand éboulement de nuages incandescents. Les hommes avaient allumé des feux avec des fagots de broussailles et, sculptée sur le fond de bois et de nuit des maquis par la lumière fuligineuse des flammes, la scène avait atteint à l'horreur d'une cérémonie barbare ensanglantée par des sacrifices humains... Kim ben Kim avait crié :

– Aïa !... Aïa !... il faut exterminer cette vermine... tuez-les !... tuez-les tous !

Les rafales des mitraillettes avaient couvert les craquements des fagots entassés dans le brasier, et les cris des femmes affolées. Des hommes avaient tenté de fuir, silhouettes brusquement dressées et tout de suite couchées par les balles traçantes comme à la pointe de lances lumineuses. Peu à peu le feu des mitraillettes s'était éteint, fureur qui décroît, secouée par de brusques sursauts, des spasmes de rage et finalement s'étrangle dans le canon des armes. Des blessés bougeaient encore, ébauchaient des gestes de dormeur réveillé au milieu d'un cauchemar. Les tireurs les achevaient d'un coup bref ponctué par des injures. Mais l'effroyable tâche n'était jamais achevée. D'imperceptibles mouvements agitaient toujours les corps entassés. Ils n'en finissaient pas de mourir... Dansant autour du charnier, les bourreaux n'en finissaient pas de tuer. À la fin ils jugèrent inutile de gaspiller leurs munitions. Ils dégainèrent leurs poignards et, penchés sur les agonisants, ils les frappèrent de la lame et du manche, battirent la masse pantelante comme les épis sur les aires banales... Quand ils se relevèrent enfin, il ne restait plus dans la clairière que des cadavres amoncelés autour d'un bloc de chair et de sang, pistil d'une fleur hallucinante, abandonnée entre les arbres, par des damnés las de l'horreur.

Sur le chemin du retour, Kim ben Kim se retournait pour regarder se nouer dans le ciel, la fumée qui montait des villages incendiés.